

[6 janvier, Marseille]

6 janvier. Huit heures trente.

La fac a recommencé : les matins j'ai loupé mon premier cours : on demande les papiers en cours de route, p... Cet après-midi, j'ai décidé d'attendre Michèle : à la bibliothèque j'ai rencontré Marianne, lui ai rendu ses disques et fus tellement froid qu'elle ne comprenait pas. Puis, j'ai vu Michèle : elle s'est arrêtée, surprise. Avec une copine, elle devait aller au cinéma : naturellement elle dit quelque chose à la copine et vint avec moi. Nous marchions par des rues, n'importe lesquelles, presque en silence. Elle est vraiment bien. Puis on s'est assis sur un banc, j'ai voulu l'embrasser et on s'est quittés. On a parlé aussi, d'un ton demi-rieur : elle, qu'elle n'arrivait pas, au début à oublier mon numéro de téléphone. Puis d'autres choses encore. Je l'ai embrassée quand même sur le menton. Elle me plaît. Et pour moi, qu'éprouve-t-elle ? Ce peut-il que ce soit l'indifférence ? Il n'y eut pas de rendez-vous fixe : j'ai dit que je l'attendrai, une fois, de nouveau à la sortie des cours. Elle – dit-elle – reste indifférente. Est-ce que j'arriverais à forcer cette indifférence ? D'ailleurs, ce qui est embêtant, c'est qu'on n'a aucun lieu : toujours se promener ou dans les cafés. C'est une chambre qu'il me faudrait.

[8 mars, Marseille]

8 mars. Neuf heures.

Ici, maintenant, on prend les jeunes de vingt à vingt-trois ans pour le travail en Allemagne. À part ça, rien de particulier. Dimanche, je suis sorti avec le CAF, et marcher, c'est très bien. Plus revu Michèle depuis l'autre jour. On s'était bien donné rendez-vous, mais toute cette semaine je suis resté à Aix l'après-midi à m'embrasser avec Marcelle, Thérèse, Brigitte le soir. Avant-hier, avec le soleil, j'ai été à la plage (Catalans) et j'ai rencontré les Fimbel ainsi que cette grosse fille de cet été (Gilberte). Pierre m'a parlé des familles marseillaises. Aujourd'hui j'ai été chez Thérèse : nous sommes allés au café ; et elle aussi m'a parlé des habitudes d'ici : les filles qui veulent se marier, l'attente, etc. J'ai dû dire à Thérèse le nom complet de Michèle, et voudrais qu'elle m'aide dans mes projets : par exemple, elle appellerait Michèle au téléphone, (une voix de femme c'est mieux).

Je lui ai dit que je voulais réduire Michèle à ma merci (au fond, je m'en fous) et lui parlai de Nice, l'an dernier. Nous étions assis au Sans Pareil au premier et cela me rappela Coiffard : trois mois au moins que je n'ai pas répondu à sa dernière lettre. C'est rare, peut-être, mais j'ai la flemme d'écrire des lettres. Les leçons de piano vont toujours. On ne m'invite plus dans les surprises-parties, je ne sais pas pourquoi.

[12 mars, Marseille]

12 – Dix heures.

Je n'ai pas beaucoup travaillé pendant ces vacances. Plus revu Michèle, mais Thérèse, Simone (très gentille). Aujourd'hui je suis allé à la plage et ai rencontré Fimbel. On prend toujours les jeunes pour les envoyer en Allemagne. Mais pas les étrangers. Les Allemands sûrement, envoyant toute leur jeunesse à eux sur le front, veulent s'assurer de la jeunesse française, et se moquent des quelques milliers d'étrangers qui sont en France. Papa est parti pour Nice : ce dimanche donc, je n'irai pas avec le CAF et resterai avec ma mère.

Quelquefois j'ai marché sur le chemin d'envoûte,
Où les arbres s'éloignent et meurent d'un air de doute.

Le silence est formé de fleurs mauves, de bruyères.
Vers elle je vais sûrement plus loin que le ciel et la mer.

Quelquefois je retrouve la ville et ses pavés,
Les rues noires entre les murs où je ne l'ai plus trouvée.
Le chemin de l'envoûte est encore devant moi.
Vers elle, je vais sûrement plus loin que tout ce que l'on voit.

Mais j'ai cherché des gares pour aller où elle est.
D'autres routes – des gares d'où l'on part, pour de vrai.

Loin du son de ces rues, loin des reflets qui charment,
Comment la voir ? Et dépasser les fleurs et le silence ?

Quand les fleurs, les arbres mourront, pourquoi ? pourquoi ?
Je m'endormirai loin d'elle et loin de moi.

Au fond, avec Thérèse, on ne s'embrasse pas mal : sur la plage, etc. mais en société, et entre nous, nous sommes « bons copains » et nous nous racontons nos histoires. Simone (le piano) aurait demandé si l'on s'était embrassés. Et Thérèse opina. Malgré tout – il paraît que je lui plais – elle nous invite etc. À part ça dans les surprises-parties on ne m'invite plus. Peut-être parce que chez moi, je n'en fais jamais. Mais je n'ai aucune envie de voir chez moi ces swings et ces zazous.

[2 avril, Cabris]

2 avril. Dix heures (soir)

Nous sommes à Cabris, ma mère et moi. Papa va revenir nous rejoindre, vers la fin de la semaine prochaine. Ici, c'est toujours aussi beau et on veut s'y reposer à peu près un mois et demi. À Marseille, je n'ai dit au revoir qu'à Simone, qui m'a fait promettre de lui écrire. Je lui ai écrit aujourd'hui.

Schlumberger arrivera vers Pâques et a laissé pour sa fille une chambre dans notre pension, chez Madame Cotin. Il y a ici également l'ex-femme de Gide, remariée, et sa fille (et de Gide) est à Nice, mais viendra aussi vers Pâques paraît-il.

En tout cas je travaille mon Droit, pour l'examen, en juin. Il y a beaucoup à faire, et j'espère réussir. Mais d'autre part, je m'en sens beaucoup moins oppressé que pour le bac [*sic*]. La guerre continue toujours (j'allais écrire : naturellement), et tout de même, quand sera-t-elle enfin terminée ? Ce sera la victoire anglaise, tous l'espèrent et le pensent, mais les Allemands sont encore trop forts pour perdre mais plus assez forts pour gagner. Ils font un effort gigantesque, en production, mobilisation, et cela sur presque toute l'Europe qu'ils ont prise. Malgré cela, peuvent-ils lutter contre cette masse énorme de richesses, économiques, techniques des autres continents, surtout ['] Amérique, d'autant qu'elle s'use [*sic*] littéralement en Russie, et en Afrique. Déjà leur aviation est inférieure à l'aviation anglo-américaine : les villes allemandes, de la France de l'ouest sont terriblement bombardées.

[11 avril (1), Cabris]

11 avril. Dix heures (soir).

Les journées passent vite et semblables : je travaille mon Droit : il paraît que l'examen sera avancé. En tout cas, au bac, cette année, ils n'auront pas d'oral et la date est avancée : quand même, ils ont de la chance. J'espère que pour les étudiants aussi on fera quelque chose. Il y a trois jours Mme Mériche [*sic*] nous a invités pour le thé, maman et moi. Il y avait aussi la mère de la femme de Gide, Mme Rysselberghe, et une jeune fille à lunettes, vague parente.

Ce fut cordial. Propos sur la politique, sur les jeunes qui doivent partir travailler en Allemagne, etc. Hier, la femme de Gide (divorcée, mariée à un Herbart, grand ami de Gide et de dix ans plus jeune qu'elle) est revenue de Nice : la cinquantaine, grande, maigre, l'air dur et lèvres minces. Mais assez sympathique. Et elle commença à parler de sa fille, à sa mère. Et ci, et ça. Je ne connais pas cette fille (d'elle et Gide) mais je dis à ma mère en russe :

- Cette fille doit être moche si la mère en parle ainsi.

Et en effet, la mère semblait exaltée : elle est belle, et bien faite, et son beau corps, et patati, patata, ridicule à souhait. Et haut, en plus. Et pourtant elle l'avait vue voilà à peine trois semaines ! Ma mère me dit qu'elle a fait tout ça exprès, pour m'intéresser, moi, jeune homme. Ça se peut.

À part ça, pas grand-chose. J'ai écrit à Simone ; on attend que la [mot manquant] finisse à la fin, avec ces restrictions, les jeunes qui doivent partir. À la radio bien sûr, les Anglo-saxons promettent pour bientôt l'écrasement de l'Axe.

Pensées diverses. Au château on m'a prêté un nouveau bouquin de Thomas : *Le Précepteur*. Pour ma part, je n'ai pas pu arriver au quart. Thomas s'est marié, et a traduit l'an dernier : *Sur les falaises de marbre* de Jünger. Il paraît que c'est pas mal. Mais ses romans ! Surtout celui-là, il aurait pu le faire plus prenant : c'est à Paris qu'on s'est connus justement quand il était précepteur. Enfin ! Pensées... Tout en Toi...

[11 avril (2), Cabris]

11 – (Onze heures, soir)

Ce soir, les nouvelles à Radio-Alger étaient très bonnes : en Afrique, les Anglo-américains, les Français dissidents chassent les Germano-italiens et approchent de Tunis. Vingt mille prisonniers dont dix-huit mille Italiens. Rommel, paraît-il [,] se démène comme un oiseau en cage : son ravitaillement d'Italie est coupé par la flotte alliée. Et l'aviation alliée est terrible : les villes allemandes, italiennes, françaises (à l'ouest) sont bombardées sans arrêt, le jour par les forteresses volantes américaines, la nuit par les Anglais. Les incendies n'ont paraît-il même pas le temps de s'éteindre. En Russie, pas grand-chose avec le dégel. Une fois l'Axe chassé de l'Afrique, les Alliés débarqueront peut-être en Europe, en plusieurs points, la Turquie ouvrira les détroits. Les Boches, en Crimée, alors, seront foutus, et en même temps les Russes lanceront une offensive. L'Allemagne sera alors dans un joli état. Certes, pas d'espairs trop hâtifs ; néanmoins l'Allemagne faiblit et finira bien par crouler, tirée, épuisée qu'elle est (manque de matières premières, donc à force, de tout) à côté des ressources immenses de l'Amérique et de l'Afrique. Puis, tous les Allemands presque sont au front, se font tuer en Russie. Pour eux c'est un gouffre ; la Russie, elle, n'a que ce front, et de plus l'aide alliée. Quant à l'Allemagne, quelle aide peut-elle avoir ? L'Europe ? Elle meurt de faim. Les hommes ? Tous, presque travaillent déjà dans les usines allemandes. Les mobiliser ? Comment donner des armes à des masses d'anciens ennemis récents ? Dans les autres continents, tous sont unis pour la libération, et ici, tout le monde hait l'Allemagne.

[12 avril, Cabris]

12 – (Dix heures trente soir)

Les examens dit-on sont avancés : aussi je travaille mon Droit. Chaque année toujours préparer quelque chose : premier bac, deuxième, première année de Droit... Passons. J'ai commencé *Le Mal de vivre* de Dabit. Ça n'a pas l'air mal, mais (comme toujours dans ces cas-là) une chose me choque : c'est le « je ». Lui dit qu'il en a assez du « il » objectif et qu'il prend le « je » subjectif. Mais ce ne sont là, me semble-t-il que des apparences. D'abord, le « je » finit par être prétentieux. Tout le temps, [«] je, je [»] ; on croit voir le type qui s'observe avec une loupe, tout le temps. Et pourtant ce n'est pas ça. Dans la vie, on ne s'aperçoit pas de toutes les choses que l'on fait, les unes – importantes ou non – passent, d'autres s'accrochent à nous. Même pour les pensées, il en est ainsi. Or le [«] il [»], montre cette double phase : les états d'indifférence, de préoccupation où l'on ne pense pas à soi, où l'on est à ~~ses yeux~~ confondu avec les autres. Le « il » le permet. Puis, les instants où l'on se ressaisit, où l'on voit cela, où l'on se détache, des autres, et c'est le « je » que je retrouve. Que de fois me suis-je surpris ~~pensant~~ me pensant à la troisième personne, tellement je me sentais pareil aux autres (pour moi momentanément) et pour les autres par des pensées ou par des actes. Le moi, [«] je » était, par quelque silence tacite, enfoui plus profondément, pour m'apparaître en ~~ees~~ ses instants. Le « je », au contraire, ne montre qu'une seule phase, celle d'une continuité fatigante, souvent pointilleuse, alors qu'en fait, il y a discontinuité. Et cela, dans la vie même. Et puis, même dans les instants les plus infimes, nous ne sommes pas que « pensée » mais aussi extériorisation. Or, le [«] je [»] ne montre que la pensée : c'est pourquoi, souvent, ces « je » sont si confus, ternes. Et puis, comment percevoir ces subtilités infimes : par exemple, un geste que l'on fait, une pensée qui nous échappe, donc des moments où le « je » semble s'enfuir de nous, et en nous plus profondément. Alors comment pouvons-nous être « je » ? Nous sommes au contraire extérieurs à nous-mêmes, et nous essayons de rejoindre ce « je » enfui. Certes, des liens subsistent du « moi » au « il » apparent, mais en dehors de notre conscience. C'est le pénible, justement. ~~Or là, le fait~~ Et là, on se voit agir, mais justement sans avoir conscience. Le fait du « il » au « je » sur un même [mot manquant], est cela.

[12 mai, Almanarre]

12 – Dix heures (soir)

Vraiment, tout arrive tout à coup : nous devons partir de Cabris, normalement, le 11, pour Marseille. Mais le 10, arrive une convocation, pour moi, de la Préfecture : je devais être à Marseille, telle heure, etc. pour être embrigadé dans les formations de travailleurs étrangers. Certes, tous les Français vont travailler, ou en Allemagne, ou aux travaux agricoles, même les étudiants qui ont un délai jusqu'en septembre, histoire de la relève, etc. Et par contre les étrangers, rien du tout : tous restent à leurs places, exempts de tout, etc. et les Allemands en effet, disent que ce ne sont pas les étrangers qui leur ont déclaré la guerre, donc ils ne les forcent pas à venir chez eux comme travailleurs, ou à garder les voies ferrées, tant par nuit, etc. Alors les Français ont dû se dire qu'eux vont rassembler leurs étrangers et les faire travailler. Seulement, les Français se conduisent avec les travailleurs étrangers comme avec des chiens, volent sur leur nourriture, vendent au marché noir, les affament ; ceux qui s'enfuient (comme des Russes que nous connaissons) viennent mourir ici. En Allemagne, au contraire, on est bien payé, nourri, logé ; tout est propre, méthodique. Les chefs sont compréhensifs, se conduisent avec vous comme avec des hommes. Comme, en plus de ceux qu'ils prennent, dans toute l'Europe vaincue, ils acceptent les volontaires, je préfère aller travailler en Allemagne que d'être avec ces salauds de Français. Surtout que l'on est encore mieux vu en Allemagne si l'on y vient comme volontaire.

En tout cas, nos plans ont été changés : mes parents sont allés à Marseille et moi derrière Toulon, à Almanarre, où j'étais, il y a deux ans, après Vichy : le temps est beau, et pendant ce temps, mon père va faire des démarches, car tout de même, je suis en France depuis l'âge de trois ans, y ai fait toutes mes études, bachot, université ; mon père s'est battu pour elle en 14, en 40 : est légionnaire, a une citation : alors je crois que je peux ne pas être mêlé à des types qui sont à peine [depuis] deux ans ici, ne parlent même pas la langue, pour casser des pierres, sur une route. D'autant plus que je ne demande [pas] mieux que d'aller aux Chantiers (le nouveau service militaire) ou aux champs, normalement avec les Français, et avec les délais auxquels ont droit les étudiants : mais les Français ne veulent pas : ils ont perdu la guerre, comme des trouillards, des lapins, et ils sont encore fiers, les pauvres types. Dans un autre pays, avec les services de mon père, mes années d'études, nous aurions [depuis] longtemps déjà été Français : mais non, eux, ils crânent. La France laisse entrer les étrangers, parce que chaque fonctionnaire y prélève sa petite commission, une fois entrés, naturellement, les étrangers n'ont pas le droit de travailler ; et pour les mines du Nord, les Polonais (qui y ont été appelés par les Français (ceux-ci n'y voulant pas fourrer leur peau), qui s'y sont installés, fondé leur famille [sic], ont été brutalement renvoyés, pêle-mêle, en quatre heures comme un troupeau sans nom. Et après tout ça, la France s'intitule « la plus noble des patries humaines ». C'est une infamie. Peuple de ronds-de-cuir, paresseux, chauvins, plutôt soulards, c'est ça.

[28 mai, Marseille]

28 mai. Neuf heures (soir).

Depuis le 19, je suis à Marseille : aujourd'hui, c'est mon anniversaire : j'ai vingt ans. Pendant tous ces jours, pas mal de petits événements : les trois derniers jours, à Almanarre, je liai connaissance avec deux jeunes filles : deux sorties, le soir, avec baisers sur les lèvres. À Marseille, je retrouvai tout dans le même état. Ah ! Mon examen a lieu le 5 juin : et tout le programme à l'écrit car on n'a pas d'oral, salauds, les salauds ! Je travaille mal, peu, ne retiens pas et suis sûr d'échouer. Le Droit ça me rase et après le bac, je me suis bien promis pourtant de faire des choses intéressantes. Bref, c'est comme ça. Pour mon histoire de travaux agricoles, j'ai été, comme étudiant, exempté jusqu'au 31 juillet. Chaque jour, travail rasoir, à la plage. Et puis, en allant chez Thérèse, m'annoncer, j'y rencontrai Simone. Tous deux sommes sortis aujourd'hui, la journée (détails plus tard). Je montai à Aix, deux fois, et là, appris que Marianne s'était suicidée (empoisonnée !) Tout de même ! J'en ressentis quelque chose. Pauvre petite. Elle était partie à Nice, puis Grenoble, comme israélite. Aujourd'hui, en tout cas, baignade, soleil : nous avons peu marché. Mais Simone m'aime : nous étions étendus dans l'ombre, étreints, l'un contre l'autre, et elle me disait qu'elle voulait passer avec moi toute sa vie, qu'elle ne s'ennuierait pas, qu'elle me laisserait absolument libre, et que s'il n'y avait pas ses parents elle ferait absolument ce que je veux. Comme c'est juste le jour de mes vingt ans, j'ai pris ça pour un présage : car cette sortie, quand nous l'avons décidée, ~~à la sortie~~ dans la rue, pour vendredi, j'avais oublié que cela tombait le jour de mon anniversaire. Oui, c'est comme un présage, heureux plutôt, d'amour et de succès. Merde, trois fois merde, le sale boulot qui m'attend. Simone, surtout, et un tas d'autres gens que je connais me trouvent bizarre, fantasque et grave, ou pour ainsi dire, exceptionnel. Ma tournure d'esprit, ce que je leur lis, etc. Que je dois avoir l'air idiot, dans cet égotisme. Cher journal, en toi, je suis, avec ce que je suis pour les autres, et ce qui est en moi. Des espèces de recherches, je ne sais pas, moi...

[31 mai, Marseille]

31 mai. Onze [heures]. (nuit)

Ce soir, je me suis tellement tordu de rire que j'en ai mal à la gorge. En effet, j'ai eu, tout d'abord, rendez-vous avec Simone : elle semble inquiète, dit qu'il faut attendre, pour se marier, etc. Bref, je revins à la maison, presque furieux. Et je commençai à parler à maman, d'un ton mécontent, que voilà, elle traînait, j'en avais assez, le travail à la ferme (pour le Service civique) ne me plaisait pas ; je pars en Allemagne, na ! Comme volontaire, on vous paie bien, etc. Nous nous promenions avec ma mère, puis revînmes, après avoir rencontré un Russe, du restaurant, assez drôle. Maman se mit à me parler de son amour pour mon père. Le don de sacrifice, qui est en Russie, le lot de presque toutes les femmes, etc. On prépara le thé, et tout en buvant, nous nous mîmes à parler des Russes que nous connaissions à Marseille : des types, vraiment : leur mentalité date de l'époque où ils ont quitté le pays ; et rigides, dans leur genre. Enfin nous passâmes à Simone.

- Tu sais, dit maman, en se mettant au point de vue de Simone, elle a raison de vouloir attendre. Tu n'as que vingt ans, tu es Russe, sans situation, son père est absent. Comment veux-tu que d'un seul coup elle se décide ? Nous, nous sommes habitués, aux formalités, voyages, etc., mais eux, non.

Et c'est vrai : famille tranquille, aisée. Et maman commença à me faire un tableau de ce que je pouvais représenter pour ces gens-là. Étranger, sans situation. D'où est-il ? Sa famille ? Qu'est-ce qu'il fait ? Qu'est-ce qu'il mange ? Je n'ai pas de situation, donc devrais vivre chez eux, pourquoi comme ça, tout à coup ? Pour l'été ils partent en Bretagne, chez eux : moi, forcément, je devrai travailler : alors que Simone ne parte pas ? Qu'elle vienne avec moi, où, et comment ? Sa pauvre maman n'y comprendra plus rien. Aller en Bretagne avec eux ? Seulement après les travaux, et encore, c'est gare interdite : il me faudra donc, comme étranger des tas de laissez-passer, etc. Il faudra courir dans toutes les polices, et commissariats, ici, et les parents là-bas en Bretagne. Et puis, son père (commandant au Messageries Maritimes) est bloqué en Indochine. Qu'est-ce qu'il dira ? Elle, mariée avec moi, si jeune, sans situation, et Russe, par-dessus le marché, étranger, si contrôlé par la police, plein de papiers, qu'ils pourraient vraiment croire, eux, gens calmes, que j'ai fait un mauvais coup. Et dans la société, d'ici, toutes les bonnes familles, qu'est-ce qu'on dira ?

- Eh bien : nos fils, les Français, sont partis en Allemagne, au Service du Travail Obligatoire. Et les étrangers, eux, ne font rien, vivent sur le dos de leurs beaux-parents ; c'est pour ça qu'on est dans le pétrin.

Maman me disait tout ça, avec de tels gestes, accents, que je me tordais de rire. Ces braves Français, tranquilles, qui ne savent rien, ahuris, pour les formalités, police, et brusquement vient un de ces étrangers, très jeune, mais beaucoup voyagé [*sic*] ; plein de ces formalités, papiers, qui reste en France, alors que les Français sont envoyés en Allemagne. Ah ! si j'étais un Français, né à « Plan-de-Cuques » ! Sa pauvre maman, croira Simone folle, perdue : et ces barbares, ne mangent-ils pas avec leurs doigts ? Non, il faut attendre : l'été vient : il faudra travailler comme tous. Dans une ferme (Service civique). Comme ça on verra : si l'amour tient, si la séparation était dure etc. Par ce [illisible].

- Je vois bien, dit maman : dans ce mariage, je tu voyais une issue, à ta vie : pas de travaux, rien : tu vivrais chez eux, tranquillement. Soyons francs : moi aussi je [illisible] cela, avec l'être aimé. Mais mets-toi à sa place ? Elle, sa vie si rangée, tranquille ?

[1^{er} juin, Marseille]1^{er} juin. Onze [heures]. (matinée)

Je ne suis pas encore habillé. Avant-hier soir, hier, j'ai parlé à Simone : marions-nous vite, et après on verra. Je dois partir pour les travaux agricoles, qu'elle vienne avec moi. L'hiver, je vivrai chez eux, et resterai étudiant. La guerre sera bientôt finie, et alors j'entrerai dans l'affaire de mon père, gagnerai ma vie. Certes, elle est effrayée, étonnée : moi, jeune, Russe. Mais malgré [mot manquant], on aime, ou non. Si oui, il faut savoir supporter les premiers sacrifices, rester avec moi, par exemple, près d'Arles, dans une ferme et ne pas aller [par] peur en Bretagne, confortablement. Elle dit, certes, elle dit qu'elle est capable, pour moi, de tout supporter etc. Mais ce sont des mots. Elle veut attendre : ce n'est pas le temps qui y fait : ce sont les faits. Qu'elle sacrifie sa Bretagne et ses aises, pour vivre avec moi, au risque même d'être contre ses parents ; ah ! Alors, ça change ! Et mon petit confort, et mon bifteck, etc., pas à ce point peut-être, mais à peu près : il faut voir maman, papa est loin, il faut attendre pour mieux se connaître, si ce n'était qu'un caprice, de ma part ? Sale bourgeoisie ! Il leur faut toujours la petite assurance contre le risque. Se connaître ? On aura toute la vie pour se connaître ! Quant au caprice : certes, je prends ça légèrement, mais voici pourquoi : je me sens à un carrefour : ou avec Simone, et tout de suite, ou je continue résolument, mon chemin tout seul. Pas de demi-mesures, mièvreries, et autres crétinismes, comme les Français ont la spécialité. Ah ! les femmes françaises : ou des dévergondées, ou des le genre « familles » prudentes, fortes en paroles, mais raisonnant dans l'amour. Des malades, quoi ! Dès l'enfance, privées d'air, toujours raisonnant, comme le pic-vert, pour assurer le mieux possible leur petite vie, que malgré tout, parfois, elles voudraient pleine d'élans. Des siècles de bourgeoisie, c'est la plaie de la France. Aucun goût du risque : pourquoi attaquer les Allemands, c'est dangereux ! Ils ont attendu, se sont fait battre comme des lapins et rendent gorge. Nulle part c'est comme ici. Les pays les plus sauvages, arriérés, vibrent parfois, ou même des pays également raffinés savent vibrer, rejeter, foutre dehors les contingences : la fille de Churchill, est partie carrément avec un petit danseur américain, sans se préoccuper des suites. Et en Russie, ces cas ne se comptent plus. Ici, tout de suite, les filles « qui aiment » pensent : et après ? Quoi et après ? On verra. Toujours cet esprit terre à terre, toujours peur !

Elles me dégoûtent. Je saurai bien, moi aussi, leur faire rendre gorge, et sans merci. Le confort, le morceau de pain, de pas manquer de tout ça : pas une envolée ; jamais elles ne se sentiront soulevées par quelque chose de plus que ces misères : le risque, partir, c'est tout, avec celui que l'on aime ; Dieu n'abandonne jamais ces élans-là. ~~Sale~~ C'est ça la lumière qui transfigure tout, qui vous emporte, à travers et au-dessus de tous les périls, dangers : la vie est franchie ensemble, misère ou luxe, mais dans l'amour, un seul être dédoublé. Voilà la vie, à deux : tout consentir, tout souffrir l'un pour l'autre. Mais déjà, déjà, elle, par exemple, recule : ~~ah~~ mais ! il faut que j'aille en Bretagne, c'est décidé, et puis après on verra. Attendons, si papa était là, si etc. Avec les si ! Pourquoi ne va-t-elle pas à sa mère, dire carrément : j'aime un jeune Russe : je ne vais pas en Bretagne avec vous, cet été, je reste avec lui. Faites ce que vous voulez. Elle irait avec moi, habiterait une chambre : chaque soir, je serais libre. Deux mois ainsi. Puis, on verrait. Si ni sa famille, ni la mienne n'avaient voulu nous aider, je serais resté à la ferme, ainsi, jusqu'à la fin de la guerre, après quoi l'affaire de mon père. Ah ! oui, ma chère Simone, il aurait fallu quitter son confort, ~~les~~ ses aises, pour l'inconnu, pour on ne sait combien de temps, il aurait fallu que les actes justifient les paroles : me sacrifier à celui que j'aime, etc.

Quand on est deux, ainsi, confiants l'un en l'autre, on peut parvenir à tout. Mais si on regarde toujours en arrière pour se lancer en avant, on n'avance pas, on moisit dans son petit intérieur jusqu'à l'abrutissement complet. Tout ça est caractéristique. Le peuple français est un assemblage de Simone, de mollusques peureux, encrassé dans ses petites aises, et n'en rien perdre [sic]. Il a suffi de souffler dessus, sur cette molasse, pour qu'elle se rende. C'est bien fait. Ils n'ont tous qu'à rendre gorge. Ils me dégoûtent, leur sale mentalité me dégoûte. Peuple d'esclaves et de larbins ; on les

laissera dans leurs appartements douilleux, leurs pantoufles, leurs belotes et leurs pinards, oui, on les laissera : mais après les avoir exécutés un petit peu : fainéants, on les fera travailler, en Allemagne, ici, là, pour les autres, sans confort, puisqu'ils n'ont pas voulu travailler pour eux, pour défendre ce qu'ils aiment. Ça leur apprendra. L'histoire n'oubliera pas leur lâcheté : d'ailleurs, je me chargerai de la rappeler. Un peuple qui ne mérite pas ce beau pays. Et Simone, naturellement, est infectée de ces principes ! Ah ! Où sont ces femmes russes, qui abandonnent tout, pour suivre leur mari, jusqu'au bain, comme ces femmes des décembristes sous Nicolas 1^{er}, alors qu'ici, le Code Civil, lui-même a prévu toute une procédure, pour débarrasser la femme d'un mari bagnard. Oui, on ne peut plus aimer celui qui est au bain ? C'est honteux, n'est-ce pas, même si c'est un animal ? Bien sûr, chez eux, l'amour est conditionné par l'argent, la condition sociale avant tout. Ce sont tous des *minus habens*, des crèmes de couillons. À la Faculté, par exemple, pas un type intéressant, rien : il est vrai que c'est la province. Bon Dieu, oui, on les fera suer. En tout, je romps avec Simone-la-paisible, qu'elle fasse ce qu'elle veut. Et elle croira avoir raison : ce n'était qu'un caprice de ma part. Elle ne comprendra [pas] que j'étais là, entre deux routes, prêt, avec sa confiance, à suivre celle où l'on serait deux, tout de suite. Mais elle, dit attendre, attendre, et attendre quoi ? Le temps n'attend pas : et déjà, je marche là où l'on marche seul. Zut ! Je m'en fous des souffrances des autres ; je suis ainsi, bouillant et sensible, pas encrassé dans leurs quittances et dans leurs revenus. Je sens en moi, voudrais saisir parfois les autres, sinon, tant pis ; en moi, tout continue, mystérieux, et clair, par lampées.

[4 juin, Marseille]

4 – Neuf heures (soir)

Demain, l'examen : je suis presque sûr d'être recalé : je n'ai rien fait, aucune préparation. De toute façon je lâcherai le Droit, que je réussisse ou non. L'an prochain, j'aurais voulu faire philo : là, pas de choses à ressasser par cœur. Ma mère le sait, mon père s'en doute. Le Droit, quelle chinoiserie. Je ne suis pas fait pour ça. Le bac, matières embêtantes, ça se comprend : il faut être bachelier, avoir cette « culture générale ». Mais l'université, on peut au moins y choisir la discipline qui plaît. Avec le Droit, je me suis fourvoyé, mais au moins j'ai fait des connaissances : à force d'aller à Aix chaque jour. La philo c'est, je crois, trois fois par semaine. L'hiver, je voudrais bien me trouver un travail, en plus. En tout cas, pour le travail aux champs, obligatoire pour les jeunes, tout est changé : une loi a passé, qui dit que chacun sera rappelé. Je n'ai donc plus qu'à attendre. Ça vaut mieux, malgré tout, que le travail en Allemagne (j'ai abandonné l'idée d'y aller en volontaire : ma mère surtout aurait trop de peine) [.]

À part ça, rien. Mes petites histoires, et les événements : la guerre. À l'Est, ça se maintient : offensives russes, arrêtées, paraît-il. Afrique : les Alliés, n'ont ici, encore rien tenté d'Afrique. Etc. Promenades ; cet après-midi avec Simone : conversations, comme ça, rien de plus. Je suis à mille lieues de croire qu'il y a quelques jours, je lui proposais le mariage. Elle me dit que je passerai dans la vie, léger et inconsistant. Enfin !

[24 juin (1), Marseille]

24 juin. Six heures (soir).

J'ai mal à la gorge, et suis resté à la maison tout l'après-midi. Je me préoccupe de me trouver une ferme où aller travailler l'été pour le Service civique. Chaque soir, je vais chez Simone : nous nous embrassons dans sa chambre pendant qu'à côté, au salon, la mère reçoit les invités. Mais ça me fait rentrer trop tard. Hier, à l'A.U. (association des étudiants) j'ai rencontré le poète de l'autre jour. Chic type, mais rigolo. Ses vers noirs genre « modernes », il les murmure soudain, avec des gestes expressifs. Mais chez lui, tout est bien rangé, classé, avec lettres et dédicaces. Ah! Il m'avait pressenti pour savoir si j'écrivais, et moi ayant dit oui, il voulut instamment en voir. Je lui montrai. Il fut plutôt étonné « bizarre, bizarre ». Il est tout heureux à la pensée de se faire éditer. Son grand « maître et ami » a l'air d'être une espèce de jeune pauvre type, Tomsy, (ce que j'ai lu du moins), soulard, qui joue au grand type simple. Ce poète (j'en ignore le nom) a dit néanmoins qu'après m'avoir lu on ressentait l'inutilité de la vie.

À la plage j'ai rencontré Michèle. Conversation à plat et c'est tout. Ce matin, vu à la plage Jacky (avec les nattes). La région où je crois aller pour la ferme sera le Périgord, là où se trouve Simone, (amie de Jacky, de la Croix-Rouge) où son père est colonel. Au fait : je suis recalé à mon examen de première année de licence en Droit. Merde pour lui. Je ne l'ai pas préparé et ne suis pas fait pour le Droit. Même les maths ne m'ont pas tapé sur les nerfs comme le Droit. L'an prochain, l'hiver (vague projet) je me trouverai un travail quelconque (surveillant par exemple) et suivrait des cours de philo. Ça sera sûrement mieux. Et puis, comme je n'ai pas envie d'être avocat, le principal c'est d'avoir le grade de licencié : que ce soit Droit ou Lettres !

[26 juin, Marseille]

26 – Trois heures.

Ma gorge va mieux. Je partirai lundi ou mardi, dans un petit village, choisi au hasard, et chercherai une ferme où travailler. C'est quand même mieux que d'aller en Allemagne comme les Français de mon âge. (Les Allemands ne prennent pas les étrangers, car eux ne leur ont pas déclaré la guerre [.]) Malgré tout, l'insuffisance de la nourriture, se fait sentir : pour ma part, je me sens affaibli après des riens. Bien sûr, toute l'Europe fournit à l'Allemagne, et comme avec le blocus, on n'a rien de l'Étranger. Les Alliés, eux, ont les ressources du monde entier à leur disposition, toutes les colonies, ce n'est pas peu dire. Bref, il faut que j'aie travaillé la terre, sinon on peut se faire mal voir. Où tomberai-je ? J'espère bien tomber. C'est-à-dire, que tout d'abord, il faudra que je mange bien.

[4 juillet (1), environs de Périgueux]

2 juillet [sic]. Onze heures trente.

Voilà. Il n'y a rien à faire : dans toutes [mot manquant] où le colonel Schneider a demandé, on n'a pas besoin de moi : étudiant, Russe, ils ne prennent que ceux du département, d'abord ; les soldats démobilisés ensuite ; et surtout, ils ont assez de main d'œuvre. C'est idiot ce qu'on nous dit qu'à la campagne ça manque de main d'œuvre. Ils en ont trop. Que vais-je donc faire ? Une dernière ressource : une adresse de ferme que l'on m'a indiquée. Sinon, billet de retour à Marseille, sans tambour ni trompette. Il y a la Todt [Organisation Todt (OT)], l'Allemagne : pas rigolo. Enfin, dans la ferme de Jacky, on a dit tout de même que l'on me prendrait illico. Cette place est prise, peut-être. Tout de même, quelle vache, cette Simone : n'avoir rien fait pour moi, rien demandé nulle part, chez elle en Bretagne (son grand-père possède au moins dix fermes). La sale vache ! Et maintenant, je dois aller à l'adresse, là-bas, à la gare pour l'horaire, et brusquement je m'en fous éperdument. Qu'il advienne de moi ce qu'il voudra, ça me rase, rase, rase. Merde !

[7 juillet, environs de Périgueux]

7 juillet. Neuf heures (soir).

On peut dire que j'ai eu une journée active : le matin, je suis donc parti à l'adresse du pasteur. Temps gris. Peu de montées. Au bout d'une heure et demie, j'arrivai. Fleurac, chez le régisseur du château. Ce régisseur est en même temps le maire du village. Une belle maison, et je peux dire que depuis longtemps je n'ai été aussi bien reçu. Le maire, un brave homme, grosses moustaches blanches ; sa femme, brave dame. Ils m'ont retenu à déjeuner et ce fut un repas comme avant-guerre. Puis ils se mirent à chercher ce qu'ils pourraient trouver pour moi. Finalement, ils trouvèrent. Il y a, à quatre kilomètres de là, une ferme isolée, qui appartient à un industriel du nord, retiré là. Ils avaient un jeune homme qui doit partir en Allemagne, je pouvais donc le remplacer. Le brave maire et moi prenons nos vélos, et en route. Mais ce n'est qu'un sentier, à travers les collines. Des coteaux boisés, des plaines arrondies, parfois des vallons au loin, et c'est tout. Aucun voisin, aucun village, et comme route, cet unique sentier. La pluie se mit à tomber. Nous arrivâmes. Dans la cuisine, l'industriel, sa femme, et le jeune homme déjeunaient. On se présenta, s'assit, et la conversation : le maire expliqua mon cas : étudiant, Russe etc. et le mari et la femme, après s'être consultés, m'acceptèrent. La conversation roula ensuite sur d'autres sujets, puis je revins à Périgueux. Donc, c'est chose décidée : je vais habiter la ferme. Double avantage : tout d'abord, je serai le seul ouvrier agricole : ce sera donc, en quelque sorte, une vie en famille. Puis, ces gens ne sont pas des paysans : ils semblent cultivés. C'est donc plus commode. Que devrai-je faire ? Le monsieur me l'a dit : m'occuper surtout des animaux : volailles, moutons et vaches. Quant aux conditions j'ai dit ce que le pasteur m'a conseillé : qu'ils me voient d'abord à l'ouvrage et ils me payeront ce que je vaudrais. Naturellement pas de train. Pour la poste, le facteur vient chez la voisine. Pas d'électricité, mais ça... Seul le transport de ma lourde valise m'embête un peu.

Ainsi donc, avec le hasard, et la chance, je me suis trouvé quelque chose. J'habiterai à la ferme, naturellement. Partout, les gens semblent gentils. Dans l'épicerie du village précédent, l'épicière me donna du beurre sans ticket, cent soixante-dix grammes de roquefort pour cent de ticket et enfin, comme je demandai si je ne pourrais pas boire un peu de lait, elle m'emmena dans l'arrière-boutique et me donna une grande tasse de lait. Elle voulut même me le sucrer et de force presque je dus enlever le sucre. À Florac [*sic*], le maire donc, est charmant. Et à la ferme, (ça s'appelle [illisible]) ça a l'air d'être de même. Le mari, de taille moyenne, a l'air gentil, mais il a été gêné à la bouche ; l'opération n'a pas réussi parce qu'il s'y est pris trop tard, et maintenant ses lèvres sont enflées, brûlées [,] et il paraît que c'est dangereux. Sa femme, grande, a l'air assez gentille aussi : moins, il me semble, que le mari. (Ce n'est qu'une première impression). Lui semble quelqu'un qui se confie très vite. Elle, je ne sais. Ce qui m'ennuie aussi un petit peu, c'est qu'aucune que ma valise ne ferme pas à clé. (Je n'ai pas peur qu'on me vole, naturellement), mais je n'ai pas envie qu'on ouvre mes Cahiers. Enfin, il y a peut-être une armoire dans la chambre. D'autre part, avec un maire pareil, ce ne sont pas les certificats qui vont me manquer. Quand l'industriel lui a demandé quelles formalités il y avait à faire, le brave maire a répondu qu'il n'y en avait aucune. C'est d'ailleurs vrai puisque je suis volontaire. Et puis, l'industriel est assuré, de ce côté donc, je suis couvert. (Alors qu'avec les paysans, non.) Enfin que je sois Russe n'avait pas l'air de leur être désagréable. (Alors qu'aux paysans... C'est le colonel Schneider qui me l'a dit [.]) Voilà, c'est donc presque fait. Après-demain, je serai à la ferme, et j'aurai demain pour me reposer et me préparer.

Ah ! Je devine déjà mes états d'âme. Nostalgie soudaine, et joie.

Paysages ? Coteaux boisés, plaines arrondies, horizon ouvert de vallons et coteaux boisés. La vraie campagne, en pleine nature. Au fond, une vie nouvelle s'ouvre devant moi. Toujours en vous...

[12 juillet, environs de Périgueux]

12 – Une heure (matinée)

Mon journal... voilà : c'est la vie à la ferme. Vendredi donc, je suis arrivé ici, vers six heures de l'après-midi. Le patron aussitôt se mit à me montrer ce qu'il fallait faire : garder les vaches, soigner les cochons, etc. Dès le lendemain, je commençai : je le suivis dans les travaux et hier déjà, fis un peu les choses seul. Aujourd'hui, ils sont allés à Périgueux et je fais tout, seul. Je viens de déjeuner et prends un peu de repos. Pensées, tout, et normal, tandis que je garde les vaches, prépare le manger aux cochons et nettoie l'étable (c'est le plus dur, avec de la saleté jusqu'aux genoux, mais heureusement, une fois par semaine.) Cet après-midi, il me reste encore à arracher dans les champs les chardons pour les cochons, l'herbe pour les lapins, faire du bois, et si à six heures, ils ne sont pas rentrés, garder les vaches. Ça dure deux heures, et si elles sont capricieuses, je cours après, crie, et ne me gêne pas pour leur taper dessus. N'empêche que seul, je me débrouille bien mieux que lorsque le « patron » est toujours derrière mon dos. D'ailleurs, ils sont très gentils : à table, nous discutons politique, tandis que la nourriture est excellente. Viande, beurre, graisse, lait, tout, et tout ce qu'on veut. Et le reste ? Simone ? Je ne lui [ai] pas encore écrit depuis que j'ai quitté Marseille, et vais peut-être le faire maintenant. Quant à mes parents, j'ai reçu d'eux, ici, un télégramme et ne leur ai pas encore écrit d'ici. Ils doivent comprendre qu'avec tout le travail que j'ai. De neuf à onze heures du soir. Et hier, dimanche, à l'après-midi, au repos, je me suis endormi. Il paraît – les nouvelles ici parviennent comme au désert – que les Alliés ont débarqué en Sicile : la guerre sera peut-être bientôt finie. Ici, ma chambre n'est pas trop mal : rustique, mais un bon lit, deux fenêtres. Et aujourd'hui, seul, c'est très bien : je fais tout mon travail, et les animaux (même les vaches) me craignent, ainsi que tous les chats et chiens de la maison : ils ne m'embêtent pas pendant que je mange.

[19 juillet, environs de Périgueux]

19 – Quatre heures.

Mon petit journal : tristesse, en moi. Toujours, travail de sept à douze heures du soir. Pas de repos, pas le temps d'écrire, à peine après le déjeuner. On m'engueule souvent, parce que je ne fais pas ce qu'il faut. Hier, je n'arrivais pas à allumer la chaudière pour les cochons. Aujourd'hui, on me demande de scier du bois pour la cuisine, et, comme la scie s'était cassée, je suis allé faire autre chose. À midi, pour cuire le déjeuner, la patronne vient, pour prendre du bois.

- Mais Boris, vous n'avez pas fait de bois !
- C'est la scie qui s'est cassée.

Alors elle éclata :

- Il fallait me prévenir, j'ai besoin de bois pour la cuisine. Alors vous, quand quelque chose casse, vous vous en allez, c'est fini. C'est infernal.

Je ne répondis rien. L'autre jour, le patron m'avait fait la même remarque. Je devais ratisser, et comme le râteau s'était démanché, j'arrêtais et fis autre chose.

- Je me demande ce qu'il y a dans votre esprit, dit le patron.

Le râteau se démanche, hein, vous vous rendez compte ; il suffit de mettre un clou. Mais alors, venez me prévenir au moins que le râteau s'est cassé ; mais vous, vous arrêtez votre travail, tout simplement.

Et l'autre jour encore, quand il me demanda d'amener les fagots, et, comme je ne savais pas ce que c'était, je lui amenai n'importe quoi. Ce jour-là, il leva les bras au ciel :

- Et vous êtes bachelier ; et ce sont des types comme vous, avec leurs diplômes qui prétendent mener les peuples, l'élite. Mais regardez donc la vie, la vie autour de vous : ces paysans, là, dans ces maisons, ils travaillent la terre, chaque jour de l'année, sans repos, n'ont pas de diplômes, mais gagnent leur pain à la sueur de leur front. Voilà la vie, la vraie. Moi, avant la guerre, si je voulais, j'ai deux voitures voilà, je peux faire le gentleman, mais pour ne pas mourir de faim, je reste ici.

Et il continua. Bien sûr, à deux reprises il fut fait prisonnier dans une ferme, où l'on se crevait. De cinq heures à douze heures.

En tout cas, moi j'ai sommeil.

[27 juillet, environs de Périgueux]

27 – Sept heures (matin)

Tant mieux : je pars d'ici. L'autre jour, quand je voulais téléphoner à mes parents, j'engageai la conversation avec l'aubergiste, et dis qu'ici j'étais bien mais que je ne mangeais pas assez. Le lendemain, la même à la voisine. Mes « patrons » l'ont appris et me renvoient. Le patron est un drôle de type : nous avons discuté hier soir, amicalement, lui disant qu'il ne pouvait pas me garder, car sa réputation était en jeu : il aurait – en me gardant – l'air d'avoir cédé. Puis il se mit à me parler de la vie en général, comme quoi il ne faut jamais parler à tort et à travers.

- Et vos parents, continua-t-il, je suis sûr qu'ils seront déçus. Ils ont voulu vous voir « voler de vos propres ailes » comme je le comprends, mais alors, Boris, vous vous y êtes mal pris. Remarquez que je ne vous attaque pas. Vous aviez fait des progrès certains dans le travail. Seulement ce qui vous manque, c'est le sens de l'effort. Vous n'avez pas la volonté de vaincre, là, si c'est dur : vous vous découragez et, vous rêvez.

Nous nous promenions dans le jardin, déjà en pleine nuit :

- Je vous ai vu souvent, au milieu de votre travail, immobile, la tête en l'air : là, vous rêviez. À quoi ? Pourquoi ? Nul ne le sait. Ce n'est pas comme ça qu'on lutte dans la vie. Je vais vous dire : vous êtes un de ceux qui ont la chance que leur père soit né avant eux. Et pourtant croyez-moi : dans la vie, il faut d'abord compter sur soi-même, et pas sur ses parents. Vos parents vous ont instruit, ils ont sûrement consenti des sacrifices car votre père aurait pu vous dire : tu es grand et fort. Eh bien ! aide la maison, va travailler.

On s'était arrêtés, et il parlait d'une voix lente :

- Vos parents ont dû cacher des difficultés pour ne pas vous inquiéter, ils ont dû peut-être vous nourrir plus qu'ils ne pouvaient, ne pensant pas à eux-mêmes. Ils n'étaient pas obligés de faire ça. Tous les jeunes croient que c'est naturel : pas du tout. C'est les enfants qui ont une dette envers les parents, une lourde dette.

J'approuvai de la tête. Que répondre ?

Il reprenait :

- Moi, vous voyez, j'ai beaucoup voyagé – j'ai été en Afrique, un peu partout en Europe. J'ai fréquenté beaucoup de milieux et des jeunes comme vous, j'en ai vu ; intelligents, instruits, et qui attendent que tout leur tombe dans la bouche. Si vous aviez comme moi [été] prisonnier, vous sauriez ce que c'est que le travail.

Je savais déjà ce qui allait suivre, car il l'avait dit bien des fois.

- De cinq heures du matin à minuit, vous entendez : et ce n'était pas les petits travaux que vous faites. Quarante ~~chevaux~~ à vaches (pas quatre) à curer tous les jours, deux chevaux à soigner, et puis le foin etc. etc. La nourriture ? du café au lait le matin, du pain (comme ici). À midi, c'était le déjeuner et repos jusqu'à une heure quinze. Si vous finissiez votre travail à une heure ? Tant pis pour vous, vous mangiez en un quart d'heure. Ce n'était pas le moment de rêver. Et puis jusqu'à la nuit. À une heure, on se couchait, et à quatre heures trente, on était debout. Et le patron était comme nous, hein ! aveugle, vieux, multimillionnaire : eh bien, il se couchait à une heure, se levait avant nous : il était partout, dirigeait tout, sans rien voir.

Il étendit le bras :

- La vie, c'est ça la vie : c'est cet effort de tous les jours, de tous ces paysans-là, qui travaillent. C'est en vivant avec eux, à leur contact, qu'on apprend à les apprécier. Il y a des gens qui « étudient » les paysans : ils viennent et les regardent travailler. Non, ce n'est pas ça. Il faut travailler soi-même. Vous aviez là une occasion inespérée, Boris, d'apprendre ce que c'est. Et quand on nomme un ministre de l'agriculture qui n'a jamais tenu une fourche, qui dit que sur tant de terre il y a tant de blé, vous croyez que ce n'est pas une idiotie ? Mais il faut tenir compte des difficultés.

Il recommençait comme tant de fois ses reproches ; pourtant, si le ministre doit tenir compte de chaque détail ! Enfin voilà : après quoi on se dit bonsoir et il dit que je « pouvais prendre mes dispositions ». Question de réputation. Moi je ne regrette pas : j'en ai marre de ce paysage étroit, de ces poules, vaches, et cochons. Essayons mieux. Ce n'est pas rigolo d'être domestique, surtout qu'il dit maintenant que c'était pour « me rendre service » qu'il m'a pris, etc.

Quand partir ? Ils m'ont dit le plus tôt possible. Seulement je n'ai pas mes tickets : il faudrait donc attendre la fin du mois. Et le patron qui disait, hier :

- Après la guerre, croyez-vous que je resterai ici, à courir après la volaille ? Je reprendrai mon activité. Mais maintenant, que voulez-vous faire ? On ne peut pas crever de faim : alors je m'y suis mis. Mes années de captivité m'ont servi. Je sais tout faire, tout. C'est moi qui ai labouré, soigné les bêtes, la terre. Maintenant, bien sûr, avec ma maladie à la bouche, je suis diminué : j'ai perdu dix-huit kilos ; mais les voisins s'étaient proposés pour venir ici, travailler le temps nécessaire : vous voyez donc que sans vous, même sans le métayer, je m'en serais tiré.

C'est comme ça. Les paysans d'ici, je les ai vus : ils parlent lentement, répètent dix fois la même chose, et quand ils disent, par exemple, qu'un homme est tombé, ils se coucheront par terre, pour montrer qu'il est bien tombé. Et c'est vrai aussi qu'ils n'arrêtent jamais de travailler. Mais, comme je n'ai pas envie de devenir ministre de l'agriculture. Le patron me dit toujours : comme ministre, ou bien : à la Chambre, ou au Sénat, croyez-vous que ça ~~vous ne~~ ne servirait pas cette connaissance de etc. Tu parles, la Chambre ou le Sénat... J'ai beau lui dire, il me croit avocat et « politicien ». Son esprit s'est « adapté » aux paysans d'ici.

[29 juillet, Marseille]

29 – Deux heures trente.

Me revoilà à Marseille. Mais je vais bientôt repartir, chercher une autre ferme. D'abord j'ai pensé aller dans la Todt : mais c'est rasoir, et puis, mes parents veulent quitter Marseille, avec ces chaleurs et ne seraient pas tranquilles pour moi, ici. Mon père connaît quelqu'un à Objat et me conseille de m'y trouver une ferme. Sinon, s'il n'y a rien, je vivrai en pension, tout en cherchant une occupation. En Italie, dit-on [,] ça va très mal : Mussolini a déjà démissionné, et des troubles y éclatent. Les Alliés avec leur aviation formidable, détruisent tout. Des bruits courent que l'Italie a demandé l'armistice.

[7 août, Marseille]

7 6 août [sic]. Deux heures.

Il paraît que je suis d'une naïveté déconcertante : un fils à papa, ne connaissant rien à la vie. Déjà, à la ferme, on me l'avait dit. Maman vient, à peu près, de me le dire aussi. Profond, oui, mais ignorant les réalités. Par exemple, ce matin, j'ai dit chez moi que j'allais peut-être trouver du travail. Aussitôt mes parents de me demander où, quand, etc. Mais moi, je n'avais que l'affiche où l'on proposait ce travail. Et en tout, paraît-il, je suis comme ça. Pourtant, à Brive, par exemple, dans la nuit, en attendant quatre heures, le train pour Toulouse, tous somnolaient, dans la salle d'attente, les uns sur les autres, dans l'air crasse. Et moi, tranquillement, je dormais dans un wagon vide, allongé sur la banquette. Mais comme dit maman, je ne cherche pas les sinuosités.

En général, quand quelqu'un se ruine, il commence à sonner aux portes, à chercher du travail : moi, c'est radical : je me serais engagé dans la Légion. Plus de soucis, responsabilités : une discipline stricte, et après, la totale liberté. Ou bien maintenant, par exemple, Willy, est représentant en papier : il va de boutique en boutique, propose, prend un sourire commercial. Moi, carrément, je serais allé avec les Allemands. Pas la peine de s'embarrasser de principes : quelque chose ne va pas : on le plaque tout, carrément, et on n'est plus embêté. La Légion, c'est le risque ; d'accord. Mais on s'en fout. Et des types comme Willy, par exemple, qui ont souffert, « veillé, jeûné, leurs membres... disent la faim, le froid, la pluie noire des décembres ». Les types comme ça, dis-je, un peu je tape sur leurs nerfs. Nonchalant, envoyé pour travailler dans une ferme, et s'en va dès que ça m'embête [sic], indifférent, trouvant toujours malgré tout le filon. Bref, un de ceux qui ont de la chance que leur père soit né avant eux. Hier, après Bistagne, j'allai aux Bains Militaires (réservés aux Allemands sauf les vendredis aux Français). J'y rencontrai Jacky (aux nattes). Bonjour etc. etc.

- Mais Boris, vous n'allez pas en Allemagne, pour le Service du Travail Obligatoire [?]
 - Non, je ne suis pas Français : je n'ai pas besoin d'y aller.
 - Ça alors ! Ces étrangers mangent chez nous tranquillement, tandis que les Français...
 - Que voulez-vous, les Allemands eux-mêmes l'ont dit : « Ce ne sont pas les étrangers qui nous ont déclaré la guerre » alors...
- Puis, entre autres, dans le tram :
- Et aux Chantiers, vous n'y allez pas, Boris [?]
 - Non. Je ne suis pas Français.
 - Oh !

Elle n'en pouvait plus. Les Chantiers de Jeunesse c'est maintenant, un semblant de service militaire. C'est vrai, les Allemands sont très chics avec nous, les Russes surtout : aucune obligation de travailler où que ce soit. J'ai même dit qu'on m'a proposé un poste d'interprète chez Todt, ce qui est faux. Je ne parle pas encore assez bien l'allemand. Cet hiver on verra. D'ici là... Les choses vont très mal pour les Allemands et les Italiens. Les Russes avancent. Les Anglo-américains, débarqués en Sicile, l'ont presque prise déjà. Mussolini démissionné, les émeutes ont commencé en Italie. Elle ne peut plus durer longtemps. De là, les Alliés pourront passer le Brenner, pas fortifié. Les Allemands – à plus ou moins longue échéance – sont perdus. Toute leur aviation, toutes leurs ressources sont prises sur le front russe. Pendant, les Anglo-américains bombardent l'Allemagne et l'Italie, (et la France occupée) d'une manière épouvantable... Villes comme Cologne, Hambourg, Naples, en ruines, après dix jours de bombardements de huit [illisibles]. Et pas de représailles, puisque tout sur le front russe. C'est terrible pour l'Axe. Certes, les Allemands ont bien des torts : mais c'est un peuple courageux, et même héroïque, qui essaye toujours, dans l'histoire de renverser la tyrannie des puissances d'argent anglo-américaines au nom d'un idéalisme purement germanique de domination universelle. Oui, un grand peuple, qui souffre une fois de plus, qui sait sûrement déjà, qu'il ne peut être victorieux. Et pourtant quelle tenue impeccable ont les soldats, à tous les points de vue, discipline et uniformes. Seuls contre le monde entier, quel matériel ils ont ! Mais toujours ils perdront la guerre s'ils n'emploient pas d'autres méthodes, moins rigides.

[12 août, Marseille]

12 – 8. Sept heures vingt.

Enfin, j'ai décidé de ne pas aller chez Thérèse ; et tout de suite à la Todt. Comme ça c'est du travail assuré. Mon père et moi avons donc été ce matin à l'*Einsatz* de la Todt, à Montolivet. De chics types, jeunes, qui m'ont pris aussitôt. Pas pour mes brillantes connaissances en allemand : mais d'une part parce que j'étais présenté en tant qu'ami de *Herr* Ulrich (l'ami de mon père) et d'autre part, peut-être, j'ai bien répondu en allemand aux questions. Quoi qu'il en soit, je commence lundi : de sept heures du matin à quatre heures du soir. Trois-quarts d'heure pour déjeuner. Comme c'est à Montolivet, il faudra me lever à cinq heures trente du matin, et manger quelque part là-bas, car pour le moment je n'ai pas droit à la cantine. Ce sera d'abord quatre semaines d'essai (payé). J'espère que je réussirai bien. En attendant, je passe mes journées à la plage : seul, toujours tout seul, comme avant. Ces plages sont pleines : jeunes gens, belles jeunes filles, et femmes étendues : mais, moi, comme par une sorte de fatalité, je ne connais personne, et n'intéresse qui que ce soit. Ceux que je connais sont en vacances : Michèle, etc. Alors, je regarde les autres s'amuser. Pourquoi, pourquoi suis-je contraint à rester ainsi ? Pourquoi une vraie femme, ayant déjà vécu ne tombe-t-elle pas amoureuse de moi ? Par moments, j'ai des complexes d'infériorité qui m'accablent : je me sens idiot, laid, mal bâti, et ai honte de sortir, dans les rues où que ce soit. J'ai besoin d'être aimé, et de vivre, de connaître la vie « normalement ». Cette solitude toujours au milieu des autres, m'enfoncé dans une détresse pleine d'images de revanche. Ah ! j'ai besoin des femmes qui m'aiment. Ces complexes d'infériorité, qui ~~viennent~~ montent, en moi, soudainement... Dans quelques jours, quand je serai acclimaté à mon travail, mes parents partiront au Mont-Dore. Je resterai donc seul ici ; pour un autre c'eût été merveilleux : vie de femmes etc. Mais moi ? Qui est ce que je connais à Marseille, à part ces quelques-uns, tous en vacances ? Quelles femmes ? J'en ferai peut-être connaissance à l'OT ? Je ne sais. Mais c'est tellement pénible, en attendant.

[17 août, Marseille]

17 – 8. Sept heures.

Voilà, c'est fait : je travaille à l'OT. Grands bureaux clairs, très bien. Secrétaires mignonnes, chefs chics. Seulement, moi, j'ai à faire des chiffres, et aujourd'hui, dans l'addition, je ne suis pas parvenu à faire correspondre ce qu'il fallait, dans les colonnes du sable. Pour le gravier, oui. Je devrai donc reprendre ça demain. Ah ! J'espère que ça correspondra : trois colonnes de trente-et-un chiffres à additionner. Enfin, je vais faire cinq par cinq. Comme ça, j'aurai des points de repère.

À part ça donc, c'est très bien. Un autocar vous prend le matin ; au bureau, on apporte du thé, etc. D'autre part, dimanche, j'ai fait connaissance, sur la plage, d'une jeune fille, qui connaît beaucoup de gens. Willy était là. Lundi, je commençai à travailler, et c'est Willy, qui, activement s'occupe à lui faire la cour. Il l'a déjà menée au ciné. Bah ! Tant pis. Elle m'a dit que je lui téléphone vendredi. Ah ! c'est vrai. Je suis étudiant et ne sais pas travailler. Pourquoi, par exemple, écris-je si mal les chiffres, et ne sais pas calculer ? Car, en plus, on m'a pris (comme tout le monde) quatre semaines à l'essai. Si je ne conviens pas, on me renvoie. Ce serait une honte. Il faut donc que je fasse bien. Que je m'habitue à ces sacrés chiffres. Au début, (ces quatre semaines) je suis payé deux mille cinq cents. Puis, serai augmenté. Je parle un peu allemand ; ça pourra peut-être servir. C'est de sept heures du matin à quatre heures du soir.

Voici donc ma vie, à présent. Bureau [,] samedi après-midi et dimanche, libre.

[19 août, Marseille]

19 août. Sept heures.

Je viens de rentrer de mon travail : décidément, ce n'est pas mal. Tout d'abord, hier, tous sont allés en car, aux Bains. Ce fut très bien : baignades, manger, retour par La Corniche. Et le travail lui-même, est loin d'être fatigant : calculer des chiffres, mais bien. Je m'habitue. Et c'est tout. Le reste du temps, quand on n'a rien à faire, on bavarde, mais toujours une feuille de papier devant soi, au cas où le chef arriverait. De plus, le ton entre chefs et secrétaires femmes est le suivant :

- C'est fait, chérie ?

- Non, mon chou.

Et des embrassades, petites cachoteries. Moi, au milieu de toutes ces filles, ne sais comment me comporter. Ce sont toutes des Françaises. Tout d'abord, elles ne me plaisent pas : esprit bête, quelquefois pas trop laides, mais des « bêtes à plaire » et elles, de leur côté, je ne leur plais pas, car seuls les grands chefs les intéressent. Ce que je voudrais, c'est trouver une petite Allemande, pas maquillée comme ces Françaises. Ah ! Décidément, je ne plais pas. Egalement, motus sur tout ce qui se passe et se dit [à] la Todt : on risque la peine de mort. On nous [a] appelés, aujourd'hui, au bureau, solennellement, pour nous le dire (qu'aux employés non français) et nous avons tous signé la liste. Donc même pas à mes parents, c'est catégorique.

Et maintenant, donc, sans femme, rien, il faut que je reste, à vingt ans, comme un ver solitaire. Ah ! Qui s'intéressera à moi ? Avec les Allemands, quand même, le travail est fameux : bureaux clairs, cars qui vous mènent, etc. Seulement, la situation... pour eux, est...

[20 août, Marseille]

20 – 8. Sept heures trente (soir)

Je suis sûrement un type noix : voilà que j'en ai assez de mon travail à la Todt. Toute la journée au bureau ; puis, j'écris mal les chiffres, alors on m'a mis à un autre service, genre interprète. Mais surtout, j'en ai marre de ces Allemands, et de cette mécanique : chaque matin, à la même heure, le car, le bureau. Si c'était pour moi, mon travail (je pense à quand je serai avec mon père) mais là, je me barbe. Et pourtant, il ne faut pas qu'on me renvoie, car ce serait une honte. Peut-être réussirai-je mieux dans ce nouveau service. Et encore, je ne l'ai eu que grâce à une dactylo, qui, connaît l'officier, ami de mon père : sinon je me faisais renvoyer purement et simplement, parce que j'écris mal les chiffres. Oui, je sais, j'écris mal les chiffres, et j'ai une mauvaise écriture, et je ne sais pas taper à la machine, et je parle mal l'allemand : alors, qui a besoin de moi ? Aussi, malgré que je sois étudiant, bachelier, et tout, ne suis-je d'aucune utilité, nulle part. Puis, même aux filles de bureau, je ne plais pas. Elle s'en foutent de moi, l'une d'elles me répond toujours grossièrement.

Décidément, après l'échec de mon Droit, cette année, c'est l'échec de la ferme, et maintenant, c'est peut-être un nouvel échec de la Todt. Nulle part, rien, rien. Sans parler de l'échec de Simone, puisqu'elle a rompu avec moi.

[12 septembre, Marseille]

12 – Onze heures.

Aujourd'hui, dimanche, et comme il se doit, je me sens abruti. L'après-midi, plage avec Willy. Au bureau, rien de neuf : rigolades, souvent et travail. Hier soir, j'ai dîné avec Willy et les Fehr, très gentils. Puis, Willy et moi sommes allés nous promener.

- Allons au cinéma, dit Willy.

On descendit la Canebière, chantonnant. Tous les cinés étaient pleins.

On erra dans les rues autour de l'Opéra plein de boîtes : des bouffées de musique s'en échappaient, mais les tarifs étaient trop forts. On entra dans le Vieux-Quartier. La nuit était claire et sur l'eau du Vieux-Port, la lune se reflétait en beauté. Mais là, c'était aussi endormi qu'ailleurs.

- Ce qu'on s'amuse, dit Willy, c'est fou.

On marcha ainsi, presque sans parler : Vieux-Quartier, avec les tas de maisons démolies ; quartiers arabes.

- Oh ! dit Willy : j'ai une idée. Je connais un pouf : on pourra prendre un verre.

- Ça c'est une bonne idée. Tu aurais dû le dire plutôt.

On tourna par beaucoup de rues et enfin, entrâmes dans une maison.

- Tes papiers, mon chou.

(Pour moi ce genre de maison est interdit puisque je n'ai pas encore vingt-et-un ans [.]) Mais Willy aussitôt :

- Odette est là ?

- Elle vient tout de suite. Entrez.

On entra. Ça sentait mauvais : une chambre assez grande, banquettes aux murs, et des femmes presque nues, assises, qui attendaient. Des hommes l'air avachi rigolaient ou buvaient. Willy et moi nous assîmes. Aux murs, des peintures idiotes. On nous servit une bière imbuvable et voilà.

- On dirait une salle d'attente, dit Willy.

Les femmes étaient toutes plutôt moches, dans des robes extravagantes, des sortes de voiles qui laissaient voir la totalité de leurs charmes.

- Regarde celle-là, Boris : elle n'est pas mal.

Une blonde, habillée de blanc, était assise, l'air éreinté.

- Je crois que je vais me l'envoyer.

Moi, je regardais de tous mes yeux ce spectacle nouveau. Willy allait « se l'envoyer ».

- Tu m'attendras, hein ? Ça ne durera pas longtemps.

- Bien sûr, dis-je.

Il appela la serveuse et celle-ci appela Maguy. Maguy vint et s'assit à côté de moi. La serveuse éclata de rire :

- Pas à côté de lui, il ne baise pas. C'est l'autre qui baise.

Elle changea de place. Je me sentais ridiculement pâle. Ils se levèrent et partirent. Je restai seul et ne savais pas bien quelle contenance prendre. Les hommes, affalés, chantaient ; l'un petit, plein de cheveux, l'air sale, s'amusaient avec un éventail, et une blonde collée à lui, murmurait, de temps en temps :

- Mon chou.

Une autre, brune, les jambes bien écartées, expliquait :

- Moi, j'aime les hommes polis. Les grossièretés me dégoûtent.

D'un air très sûr de moi, je commençai à me curer les ongles. La serveuse s'approcha :

- Toi, tu ne montes pas, mon petit chou [?]

- Non.

D'autres femmes discutaient si la journée avait été bonne. Tout ça, le plus simplement du monde et elles comptaient l'argent.

[13 septembre, Marseille]

13 – Onze heures.

Merde alors ! Voilà que des types juifs qu'on connaît se sont ramenés de Nice, parce que les Allemands y sont entrés, et ils ont rappliqué dans l'appartement. Alors voilà. C'est les clés qu'il faut leur donner, et tout. De plus j'avais un rendez-vous ici, demain. Quelle barbe ! Il est vrai que pour eux le problème est insoluble : où peuvent-ils aller ? Je les ai fait coucher dans la chambre à coucher ~~des~~ de mes parents. Quand même, les gens sont chameaux : au fond, ce sont des malheureux, on devrait en avoir pitié. Mais là, ce sont des types eux-mêmes qui ne sont pas sympathiques. Combien de temps vont-ils rester ? Merde ! C'est la barbe. Sont-ils superstitieux ? Ils viennent juste un 13, et il paraît que si on entre dans un nouveau logis, un 13. Et ce pauvre petit type de mari qui dit :

- Ah oui, dommage qu'on ne puisse pas se voir toute la journée, mais dimanche, on se verra.

Le pauvre type. Tout d'abord, qu'est-ce qu'il croit ? Qu'il restera ici jusqu'à dimanche ? Je suis en train de regarder les cartes techniques de l'OT que j'ai tapées. D'un côté, les persécutés, de l'autre, les persécuteurs.

[17 septembre, Marseille]

17 – Neuf heures trente.

Les gens de Nice sont très gentils : pas gênants, aimables : j'ai honte d'avoir été tellement enragé le premier jour. Enfin, heureusement que je n'ai rien laissé paraître et les ai très bien reçus. Maintenant, c'est naturel. Ces Allemands, quels salauds avec les Juifs : ils ont occupé Nice puisque les Italiens ont flanché et battent les Juifs dans les rues. Les sales types ! Quelle sale mesquinerie. Et des amis français sont allés spécialement à Nice pour sauver des affaires et d'autres gens. Au bureau, tout de même. Travail, et pas mal de rigolades aux instants où nous n'avons pas de travail. J'ai appris que ces secrétaires qui me semblaient des gosses (vingt-trois ans) avaient des enfants et n'étaient pas mariées. C'est vrai que l'habit ne fait pas le moine. À part ça, aucune jeune fille : avec celles du bureau, elles sont fiancées, et bien que leurs fiancés soient à Paris, elles ne sortent pas. Le reste, je n'en connais pas. J'ai téléphoné à mes parents ; ils vont bien. Ma mère trouve étonnant que je n'aie aucune jeune fille : ça viendra. Je me sens en effet très résigné, et en même temps, très sûr. Aucune nouvelle des anciens [*sic*] : Michèle, Madeleine, Marcelle. Thérèse m'a écrit : je n'ai pas encore répondu. Simone, rien ; et pour cause. Je recevrai peut-être aussi une réponse de Perrot.

[27 septembre, Marseille]

27 – 9. Neuf heures trente.

Allons ! Avec le courant des jours, me voilà rasséréiné : un tas de petits évènements en face de gros ; les gros ce sont les Allemands qui sont en train de se faire piler en Russie et en Italie. Les petits, ce sont les gronderies du bureau : ces secrétaires me dégoûtent ; comme tous les Français en général, elle est d'une avarice à faire vomir [*sic*]. Rencontré Jacky (avec les nattes), riche propriétaire, très richissime qui s'étonne que l'une de ses bonnes l'ait insultée.

- J'ai pourtant été généreuse avec elle : je lui ai donné trois fois vingt francs.

En effet : elle compte le nombre de fois qu'elle donne vingt francs. Trois fois. La misère ! Et elle est multimillionnaire. Ça c'est bien « l'épargne française » [.]. D'ailleurs je crois que les Allemands ne valent guère mieux. Il n'y a que les Russes. Dimanche, ai été à la plage : presque plus personne. Les froids arrivent. Mais l'eau était chaude, épatante. Simone, la folle, y était. La pauvre est toquée : elle se dit descendante du prince Bagration, chanteuse de boîte de nuit, (sa voix ressemble à une roue mal huilée) et de plus est tombée amoureuse de Willy. Décidément, cette année, ce ne sont pas les Simone qui auront manqué.

[1^{er} octobre, Marseille]

1^{er} octobre. Neuf heures quinze (soir)

Toujours travail au bureau : toute la journée, et après, rentré chez moi. Ces gens y sont toujours, mais ils ont déjà trouvé un appartement.

Aucune fille : ai rencontré Jacky (nattes) et son père : sympathiques. Ils manquent de pain, aussi leur en apporté-je chaque soir de l'OT. Mes parents rentrent bientôt. Voilà, c'est à peu près tout. Toujours les mêmes inquiétudes sur mon physique.

[2 octobre (1), Marseille]

2 octobre. ~~Sept heures trente~~ Six heures trente.

Aujourd'hui, samedi. Pas de travail l'après-midi : soleil éclatant. Mais j'ai eu la flemme d'aller à la plage et je me suis allongé pour dormir. Mais je n'ai quand même pas dormi. Au bureau, je travaille beaucoup et me fais bien voir par les Allemands. Avec les secrétaires françaises ça va moins bien. Ce sont des égoïstes, qui, lorsqu'elles ont quelque chose se le passent toujours entre elles, jamais aux autres, et pourtant ne se gênent pas pour leur demander. Ça me dégoûte et je ne leur parle plus. Demain c'est dimanche : je n'ai rien en vue. Jacky avec les nattes m'a invité pour demain : un après-midi avec les parents, tout : les autres ont ça à quatorze ans, et à vingt ans des maîtresses. Moi je commence à vingt et à trente j'aurai peut-être des maîtresses. Je me sens malheureux : j'ai une envie folle de courir, de rire, de vivre pleinement, et d'un autre côté, je me sens fatigué, avide de jouir le plus vite possible. Peut-être n'est-ce que physique, et ai-je besoin d'une femme ? À vingt ans, être encore vierge ! Pourtant, l'autre soir avec Willy, dans cette maison, je n'étais pas du tout attiré : il était monté avec une blonde squelettique, et moi je l'attendais. La salle puait carrément. Jambes nues et écartées des femmes et quelques hommes aux cheveux gras et brillants collés à elles. J'allumai une cigarette et une femme s'assit à côté de moi. Elle portait un soutien-gorge, slip, et autour du slip un petit voile de gaze, qui se soulevait en marchant. Comme au cirque.

- Tu passes une cigarette, mon petit ?

Elle s'appuya sur mon genou. Je lui donnai la cigarette.

- Tiens, tu as soif, dis-je.

Elle se mit à boire le verre de bière, d'une traite.

- Ah, c'est bon.

Moi, j'étais content de l'avoir tutoyée du premier coup ; je devais paraître un « habitué » :

- Tu as bien travaillé aujourd'hui, fis-je ?

- Oui. Les samedis et dimanches, tu sais, ça marche bien.

Elle reprit :

- Tu ne montes pas ?

- Non pas ce soir.

Alors elle se leva, et alla s'asseoir près d'un pauvre type à lunettes qui venait d'entrer.

Par la porte, on voyait descendre les dames et les clients [en] deuxième. Et je vis la blonde suivie de Willy. C'était terminé. Il faisait nuit, nous revînmes lentement. Willy me parlait du dégoût qu'il ressentait, mais qu'une femme lui était nécessaire de temps en temps. Moi, j'écoutais. Je me sentais indifférent, mais plein d'envie, à la fois fatigué. Au fond, avoir une seule femme qui aime, et tout, ce n'est pas mal. Je le dis à Willy. On se quitta.

Maintenant le soir arrive. Le temps est beau : ciel bleu pur, et la cheminée, en face, toute jaune du soleil qu'on ne voit pas. Il me manque quelque chose et je ne sais pas quoi exactement. Si j'avais une maîtresse par exemple, serait-ce autrement ? Ou une femme qui « aime » ? Je ne sais. De plus, les jours passent si vite, je n'ai pas le temps d'écrire. Il est vrai que dans quelque temps, j'aurai moins de travail au bureau : aussi, pourrai-je sortir plus tôt. Avant-hier, j'ai été payé : c'est agréable d'avoir de l'argent à soi.

[28 novembre, Marseille]

Dimanche 28.11.

Hier, je suis rentré à quatre heures du matin. J'ai été à une fête à l'Hôtel Regina, et de là, avec un type, dans une boîte de nuit. Tous se sont trouvés une poule, et moi non : c'est trop cher. Je suis donc rentré, à quatre heures du matin. À part ça, toujours le bureau. Les Allemands sont d'une humeur de chien, et nous le font sentir. Dans leurs fêtes, seulement, comme hier, ils sont un peu mieux. Et encore... Comme soûlographie...

Aujourd'hui, dimanche, je verrai ce que je ferai. Peut-être avec Simone (hier, donc, je ne suis pas allé la voir, et dans la semaine, je n'ai pas écrit). Je n'ai toujours pas téléphoné à Michèle : elle m'énerve. Avec Simone, j'irai peut-être voir, cet après-midi, ce film dont on parle tant : *L'Eternel retour*. Pour les dimanches, je n'ai plus besoin de déjeuner là-haut, à Montolivet : on va, maintenant, au Régina, où il y a orchestre, meilleure nourriture, et tout ça, avec le même ticket, naturellement. À propos, ma tante arrive de dans quelques jours, de Paris. Ce soir, le jeune Allemand m'a invité, encore une fois, dans cette boîte de nuit, mais je n'irai pas : fauché comme je suis, je ne peux pas tout le temps laisser payer pour moi.

[29 décembre, Marseille]

29 – 12 – 43.

Aucune lettre de Simone : rien, à part cette lettre de Bordeaux. Qu'est-ce que cela veut dire ? Ce matelot allemand l'aurait-il « étourdie » ? Mais alors, moi, peut-on m'oublier si facilement ? Je ne crois pas. (J'ai l'air de me vanter, mais c'est pourtant ce qu'il me semble. []) Malgré tout, c'est étonnant qu'elle ne m'écrive pas. À part ça, la mère, gentiment, m'a demandé d'aller chez eux, et le frère. Dimanche après-midi, je n'avais rien à faire et y suis allé : le frère était quelque part, à une surprise-party et la mère me donna l'adresse, et me dit de revenir absolument avec le son fils pour le dîner. Je promis vaguement. Je n'allai pas danser, bien sûr : ~~je n'étais pas invité~~ je ne connaissais pas les gens, et de plus, pour le dîner au Régina avais trois tickets. Je me promenai donc et rencontrai Madeleine avec une cousine.

- Ah ! Boris : tantôt on ne se voit pas six mois, tantôt chaque jour.

(Au fait, elle ne m'a pas encore téléphoné pour le Nouvel An). On [se] serra tous les trois, se barbant. À un moment donné, dans le tram ~~une~~, elle rencontra une jeune fille, plutôt petite, rieuse, assez jolie. Elles se parlèrent, et elle descendit.

- Qui est-ce cette petite fille, demandais-je ?

- Cette petite fille ? Elle est entrée à Normale cette année.

- À Normale Supérieure ?

- Oui. Elle est ici pour ses vacances de Noël.

Je me tus. Si j'avais questionné ainsi c'est parce que cette jeune fille, pendant tout le temps, ne m'avait pas quitté des yeux.

Hier (mardi) j'allai chez Thérèse. Cette famille nombreuse et maigre, vieillotte et bigote est assez drôle. De la gêne un peu partout. On parlait Thérèse et moi [.] Comme je me rappelais qu'elles furent ensemble en Khâgne avec Madeleine, je lui parlai incidemment de cette rencontre dans le tram, insistant sur le fait que j'avais pris une normalienne pour une petite fille.

- Oh ! Mais je la connais, s'écria Thérèse.

- Châtain clair, dis-je, les cheveux sur les épaules, de grands yeux noirs.

- Mais oui, c'est ça : Suzanne Audran, je la connais très bien. Au fait, j'irai peut-être la voir.

Nous étions au salon, et sa mère, croyant me faire plaisir, jouait au piano un morceau interminable de Beethoven. Enfin, ce fut fini. Ils devaient dîner (et moi, j'étais après le bureau) [.]

Thérèse m'accompagna sur le palier, et je lui dis brusquement :

- Je voudrais que vous me présentiez à cette Suzanne Audran.

- Moi ? Pourquoi ça ?

- Je ne peux pas vous le dire encore, pas pour le moment.

- Mais je ne sais pas quand j'aurai le temps.

Elle semblait assez interloquée.

- Comment, vous avez quinze jours de vacances (cette année, elle a trouvé une place de gouvernante dans une famille riche) [.]

Elle me regardait, et souriait.

- Pourrait-on savoir pourquoi, cher Monsieur, vous brûlez ainsi de la connaître ? Elle est très jolie n'est-ce pas ?

Nous commencions à descendre l'escalier.

- Écoutez Thérèse, je vais vous le dire et ne vous demande pas le secret, je sais que c'est inutile, mais au moins je vous demande de ne pas dire tout de suite : eh bien, c'est parce que, dans le tram, elle ne m'a pas quitté des yeux.

- Ho !

Thérèse souriait, et me pressa le menton.

- Vous mériteriez une gifle. Ecoutez : je vais y aller, demain, comme une vieille amie, et arrangerai un rendez-vous avec elle, et à vous, je vous laisserai un mot. Mais vous savez, ça va vous coûter

cher : car si je vous rends ce service, ce sera pour que vous m'en rendiez un autre après, et service qui pourra vous coûter cher.

- Très cher [?]
- Je ne sais pas.
- Bon, ça va, je marche.

On se serra la main, en souriant. Elle doit me laisser un mot. Aujourd'hui (si elle y a été) je n'ai encore rien reçu. Au fond, même si j'arrive à faire connaissance ce ne sera que pour quelques jours, car les cours reprennent au début janvier. Mais enfin, j'aimerais connaître bien une normalienne.